

Fondation Boghossian : de Mardine à Anvers, la saga d'une famille de bijoutiers

Philanthropie Très peu de personnes connaissent la générosité de cœur qui se cache derrière cette institution fondée dans les années 90 et active en Arménie, au Liban et en Syrie.

Fady NOUN

Bijoutiers de père en fils depuis des générations, installés aujourd'hui en Belgique, les Boghossian viennent de Mardine, en Turquie. Le génocide de 1915 les expulse vers Alep puis vers Beyrouth. La guerre civile au Liban achève de les propulser vers l'Europe : Anvers, capitale des diamantaires où ils font fortune, Bruxelles et Genève.

Lancée dans les années 90, présente d'abord en Arménie, puis au Liban et en Syrie, la Fondation Boghossian a de nombreuses actions de type humanitaire à son actif et, depuis une quinzaine d'années, des actions proprement humanistes et culturelles. Ainsi, l'une des

meilleures écoles techniques du Liban, l'école Mesrobian, à Bourj Hammoud, lui doit son existence.

Il y a quelques semaines, Jean Boghossian, président de la fondation, a signé un accord de partenariat avec l'Université Saint-Joseph pour le sauvetage d'un trésor patrimonial inestimable de quelque 70 000 clichés pris par les missionnaires jésuites depuis leur arrivée au Liban, vers le milieu du XIXe siècle. Menacés par la lumière et l'humidité, les clichés feront partie d'une belle « photothèque » qui sera mise à la disposition du public, dans le bâtiment même qui abrite la prestigieuse Bibliothèque orientale de l'USJ.

Culture du don

« Nous avons toujours baigné dans une culture du partage et du don », nous confie, lors de son récent passage au Liban, Jean Boghossian. La soixantaine bien portée, le sourire avenant, la chemise toujours ouverte, Jean Boghossian explique : « Nous n'avons pas oublié notre passé de réfugiés. Quand mon grand-père a quitté Mardine, en Turquie, il n'avait rien. »

Bijoutier et artiste, Jean Boghossian est né à Alep, en 1949, mais a grandi au Liban, où il est arrivé à l'âge de douze ans. Et « j'avais entamé une licence en économie à l'USJ, raconte-t-il, mais au bout de

la première année et malgré d'excellents résultats – j'étais premier de ma session –, mon père m'a arraché à l'université. « On n'a pas de temps à perdre. On vient d'un génocide, on travaille », m'avait-il expliqué, malgré mes protestations. Cette phrase changea ma vie. Aujourd'hui, je peux dire qu'il avait raison. C'était les années 70, les prix du pétrole et de l'or avaient grimé. J'étais une sorte de pionnier : je me rendais en Colombie pour acheter des émeraudes, quand personne ne savait encore que la Colombie existait. Je voyageais au Brésil, en Birmanie, en Thaïlande, au Sri Lanka, en Chine. C'était des pays totalement fermés à l'époque. Il n'y avait pas encore le téléphone. Les avions faisaient trois escales pour atteindre le Brésil. Mon père ne s'est pas trompé. Quatre ans après avoir été arraché à mes études, j'avais déjà fait beaucoup d'argent et pouvais m'installer à Anvers. »

« On n'a pas de temps à perdre. On vient d'un génocide, on travaille ! »

Desorienté

Que fait-on, une fois qu'on a fait fortune ? Pour Jean Boghossian, le prestige si libanais des études bien faites fut d'abord le plus fort. « Je suis rentré à Beyrouth, raconte-t-il, et j'ai entamé des études de sociologie. Je me suis inscrit à l'École des lettres, mais la guerre civile mit fin à mes rêves. Je n'y comprenais rien. Je ne savais pas qui tirait sur qui. Un de nos

amis, Samir Badaro, fut abattu par un franc-tireur. Qui l'avait tué ? Pourquoi était-il mort ? Dans une guerre conventionnelle, on connaît l'ennemi. Mais dans une guerre civile, la pire de toutes, l'ennemi est ton frère, ton voisin. Un jour, c'était après le coup d'Etat du général Ahdab (1976), un gamin qui jouait avec un revolver l'a pointé dans ma direction, parce que je l'avais hélé de mon balcon pour lui dire qu'un cessez-le-feu avait été proclamé. J'ai cru qu'il allait tirer. C'était trop. Je suis reparti. En Europe, notre entreprise a fleuri. Avec mon frère Albert, nous nous sommes installés à Genève, et le travail s'est développé. »

Séisme en Arménie

« L'idée de la fondation a commencé à l'époque du séisme qui a dévasté l'Arménie (1988), poursuit Jean Boghossian. Nous nous y sommes rendus. La pauvreté était immense. Le pays venait de sortir du système communiste. Le salaire du président de la République était de 40 dollars... En tant que famille, avec mon père et mon frère, nous avons commencé à financer chaque année un projet de développement. Des amis arméniens s'y mettaient aussi. Nous avons construit des immeubles, une école technique, des systèmes d'adduction d'eau dans des régions rurales, une école d'art. Notre action humanitaire fut très intense. Parallèlement,

nous avons créé le prix du Président, un genre de prix Nobel pour la jeunesse décerné tous les ans, puis un prix pour la reconnaissance du génocide. »

« Ce prix est particulier, explique Jean Boghossian, qui se défend de tout esprit revanche. Il est décerné dans un esprit pacifique. Certes, nous voulons que le génocide soit reconnu, mais nous considérons que les descendants des criminels ne sont pas des criminels. Par contre, les descendants des victimes, eux, sont bien des victimes. Ainsi, nous n'avons d'autre choix que d'ouvrir cette porte et de trouver la possibilité de se parler. »

Achat de la Villa Empain

« Après avoir fait pendant des années de l'humanitaire d'urgence, nous sommes passés à l'humanisme : réfection d'écoles, centres d'art, orphelinats », poursuit Jean Boghossian. « Certains des projets se faisaient en collaboration avec l'USAID. Une religieuse venue des Etats-Unis prit en charge l'orphelinat », poursuit notre interlocuteur.

Et d'expliquer : « Le passage de la bienfaisance pure à la Fondation Boghossian s'est opéré quand j'ai pris conscience qu'il fallait protéger notre action contre ce qui menace toutes les grandes fortunes, quand vient – inévitablement – la génération qui dépense et dilapide ce qu'ont amassé les



La préparation de la mouné.

L'accord de partenariat avec l'USJ

L'accord de partenariat pour la création d'une photothèque conclu par la Fondation Boghossian avec l'USJ prévoit l'aménagement d'une grande salle avec contrôle de la température et de l'humidité, au rez-de-chaussée de la Bibliothèque orientale (BO), ainsi que l'inventaire, le classement et la

numérisation des documents – plus de 70 000 clichés – en vue de leur exploitation et de leur diffusion. Il prévoit aussi la formation d'un personnel qualifié pour accomplir la tâche colossale qui se présente. Le centre ne se limitera pas à la gestion et à l'exploitation des fonds constitués par les

pères jésuites depuis le XIXe siècle, mais sera enrichi par l'acquisition d'autres fonds familiaux, scientifiques, etc. Appel est lancé aux détenteurs de collections, qui trouveront dans le centre le lieu adéquat pour assurer à leurs documents photographiques et autres pérennité et visibilité.

générations antérieures. Avec une fondation, nous créons un but supérieur et les enfants prennent le flambeau, au lieu de se disputer pour de l'argent. À terme, nous avons acheté une demeure prestigieuse à Bruxelles, la Villa Empain – la famille Empain est une véritable dynastie en Belgique – que nous avons fait revivre, et dont nous avons fait un centre de conférences, de concerts et d'expositions. »

« Après l'Arménie, nous avons œuvré en Syrie et au Liban. Ici, nous avons commencé par restaurer le bâtiment de l'Artisanat libanais, avant de nous engager dans notre projet phare : la construction de deux écoles, une école ordinaire et une école technique, l'école Mesrobian, situées à Bourj Hammoud, et que nous avons réalisées avec la Fondation Gulbenkian (Monsieur 5%).

Aujourd'hui, notre attention se concentre sur la photo-

thèque de l'USJ, épilogue Jean Boghossian. » Le projet a été finalisé avec le recteur de l'USJ, le père Salim Daccache. Ce dernier évoque avec humour l'adhésion enthousiaste de Jean Boghossian au projet, à la vue d'un vieux manuscrit arménien trouvé par les mites de toutes parts, au point de ressembler à une œuvre d'art.

« Je ne nie pas non plus que nos Occidents sont accidentés, se rattrape Jean Boghossian. Nous agissons pour rendre ce monde meilleur. Certes, je me heurte, même au sein de ma famille, à un certain scepticisme. « Tu perds

« Art Is the Answer »

« Dans le monde d'aujourd'hui, même la culture, les idées peuvent créer des blocages, des compartimentages, dit Jean Boghossian. L'art, en échange, permet toutes les tolérances possibles ; il offre un moyen de dialoguer autrement. L'art, la photo, les expositions sont des moyens de mettre en contact des gens qui se méfient les uns des autres. C'est pourquoi nous avons retenu comme devise pour notre fondation : « Art Is the Answer ». »

son des rêves peut-être, mais les artistes rêvent. »

« Le Liban, il faut l'aimer avant de le comprendre, conclut Jean Boghossian.

Je suis né à Alep. À mon arrivée au Liban, j'avais 12 ans. Je suis parti à 20 ans. J'ai vécu 35 ans en Belgique. Je suis fier d'être belge, mais mon cœur est au Liban ; il y a là un mystère. Mon cœur est libanais. »

« Le génocide de 1915 doit être reconnu. Les descendants des criminels ne sont pas des criminels. Par contre, les descendants des victimes restent des victimes »

ton temps, disent parfois mes proches. Tu crois que tu vas changer le monde ? » Mais si la fondation peut apporter ne serait-ce qu'une goutte de sérénité dans cet océan de turbulence, je n'hésite pas. Ce

Mon cœur est libanais

« Mon terrain de prédi-



Jean Boghossian.

La Bibliothèque orientale

La Bibliothèque orientale de Beyrouth a été fondée en 1875, en même temps que l'Université Saint-Joseph. Sortie miraculeusement indemne de la guerre du Liban (1976-1991), bien qu'elle soit située à quelques mètres de la tristement célèbre ligne de démarcation séparant Beyrouth-Est de Beyrouth-Ouest, elle rassemble 225 000 livres, 2 000 périodiques, 3 500 manuscrits orientaux, une photothèque contenant 70 000 clichés, une cartothèque contenant plus de 3 000 cartes et de nombreux microfilms et microfiches. Les domaines concernés

sont l'archéologie, les religions, l'histoire, la géographie, la philosophie, la linguistique, l'islamologie, la littérature et l'art. Les ouvrages et revues en langue arabe constituent le tiers du fonds. La Bibliothèque orientale possède une collection presque complète de journaux locaux et de revues depuis le début de la presse arabe à Beyrouth, et au Caire dans la seconde moitié du XIXe siècle. Inestimable, la collection de manuscrits est composée pour la grande majorité de manuscrits arabes, mais aussi turcs, persans, syriaques et grecs.



L'école sous le chêne.



Cordonnier avec son apprenti orphelin.